

CEDI - P. I. B.
DATA 07/07/86
COD PLD 10

ORIENTS

POUR GEORGES CONDOMINAS

SUDESTASIE/PRIVAT

F981

Le peuple de la rivière du milieu

Esquisse pour l'étude

*de l'espace social palikur**

par Simone Dreyfus

L'espace social est l'espace déterminé par l'ensemble des systèmes de relations, caractéristique du groupe considéré.

G. Condominas, *L'Espace social.*
A propos de l'Asie du Sud-Est.

Représentations

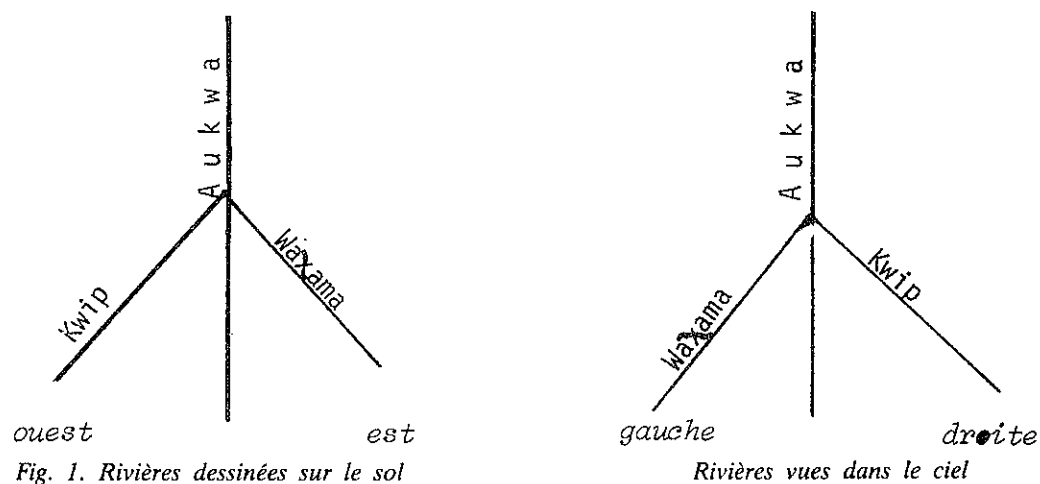
Louis Norino vit en Guyane française, dans un village indien récent, accolé au bourg créole de Saint-Georges de l'Oyapock, où quelques familles immigrées se sont agglomérées il y a une vingtaine d'années. Louis est né au bord de l'Arucawa, dans la grande savane inondée de l'Amapa, en territoire brésilien. De la petite plage où nous campons, près de l'estuaire de l'Oyapock, de l'eau, un chemin d'eau nous sépare de sa terre natale, origine dit-il, cœur pense-t-il, de son peuple. Et il dessine sur le sable son fleuve, celui du milieu, d'où viennent tous les *Aukwa-yene* (de *aukwa* = milieu et *yene* = les gens¹), où beaucoup résident encore, où bientôt il nous conduira². *Aukwa* c'est la voie principale vers laquelle convergent de l'ouest et de l'est deux autres rivières: *Kwip* (rivière Curipi) et *Wayama* (le levant). Deux ans plus tard, au village, Inès et sa fille Wani me désigneront dans le ciel étoilé la grande rivière (*waik*) de la Voie lactée et me diront: «Tu vois, au milieu c'est *Aukwa* et là [à gauche]

*. L'établissement des cartes et croquis est dû à Jean-Pierre Chaumeil, la dactylographie a été assurée par Josette Fraysse-Chaumeil. Qu'ils soient tous deux remerciés de leur amicale et efficace collaboration.

1. *Aukwa*, nom palikur de la rivière dite Arucawa au Brésil et Rocawa en Guyane française.

2. En 1978 et 1980 j'ai effectué deux missions chez les Palikur grâce à un accord de coopération passé entre le C.N.R.S. et l'O.R.S.T.O.M. dont le centre de Cayenne a pris en charge une partie de mes frais de terrain. Je remercie particulièrement le Directeur du Centre, M. Hervieu, de son aide.

c'est *Waxama* et là [à droite] c'est *Kwip*». Projection, dans le miroir du ciel nocturne, des paillettes d'eau de la surface du sol (Fig. 1).

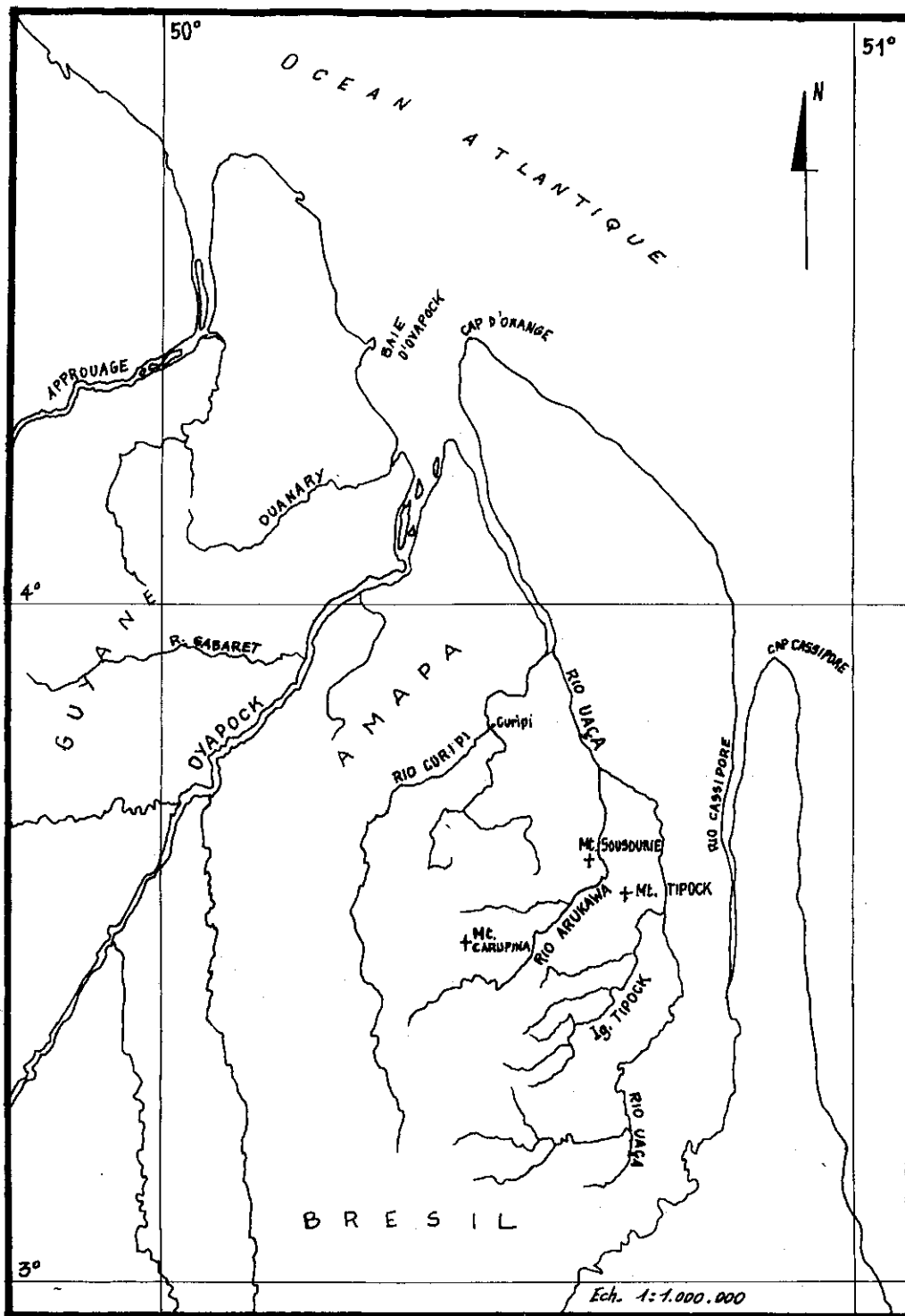


Aujourd'hui tant d'*Aukwa-yene* ont quitté les rives ancestrales se déplaçant vers le système fluvial de l'Oyapock, qu'ils acceptent d'être pour tout le monde les *Palikur* (-yene), nom que leur avaient donné, semble-t-il, leurs voisins et que, très tôt, les *Paasi* (les Blancs) ont retenu³.

C'est, par contre, la vision topographique des *Aukwa-yene* (*Palikur*) qui a prévalu au début de la conquête européenne : «... Pour les auteurs les plus anciens [de Keymis (1596) à Laët (1640)] l'embouchure dans la baie de l'Oyapock était connue sous le nom d'Arcoa... Aricoa... Arracow ou Aracoa»⁴. Les relevés cartographiques modernes n'ont pas confirmé cet «aukwa-centrisme» : la rivière du milieu est un affluent de rive gauche d'un fleuve venu de l'est, le Uaçá qui, après le confluent, bifurque vers le nord-ouest jusqu'à mêler ses eaux, dans un même estuaire, à celle de l'Oyapock (cf. carte n° 1).

3. Vicente Yañez Pinzon qui fut pilote de Christophe Colomb puis découvreur de la côte septentrionale du Brésil les mentionne, en 1513, sous le nom de Paricora.

4. in: C. Nimuendaju, 1926, traduction française miméographiée, p. 13.



Carte 1: Uaçá et bas-Oyapock.

Migrations

Les Palikur se croient originaires d'Aukwa. Leur langue n'est proche d'aucune langue arawak parlée dans les Guyanes, sur les côtes ou dans l'intérieur, à l'exception du maraon de l'Oyapock⁵ à présent éteint. Un essai glotto-chronologique sur la « descendance du proto-arawak » place sur le même rameau le groupe palikur-maraon et les langues actuelles du haut Xingu (Brésil central), rameau qui se serait lui-même scindé il y a environ 2 000 ans⁶. Un tel apparemment entre populations géographiquement éloignées de nos jours, ferait supposer que les Palikur sont venus, bien avant l'époque historique, par l'Amazonie et que de son embouchure (où ils sont signalés encore au XVII^e siècle) ils ont fait mouvement à travers les savanes littorales de l'Amapa, inondées la plus grande partie de l'année et que l'on peut parcourir en tous sens dans des pirogues à fond plat.

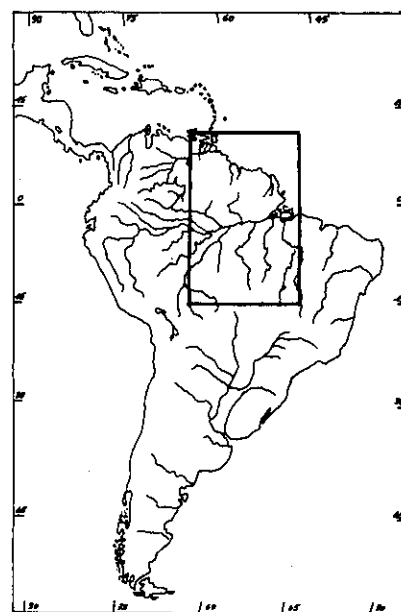
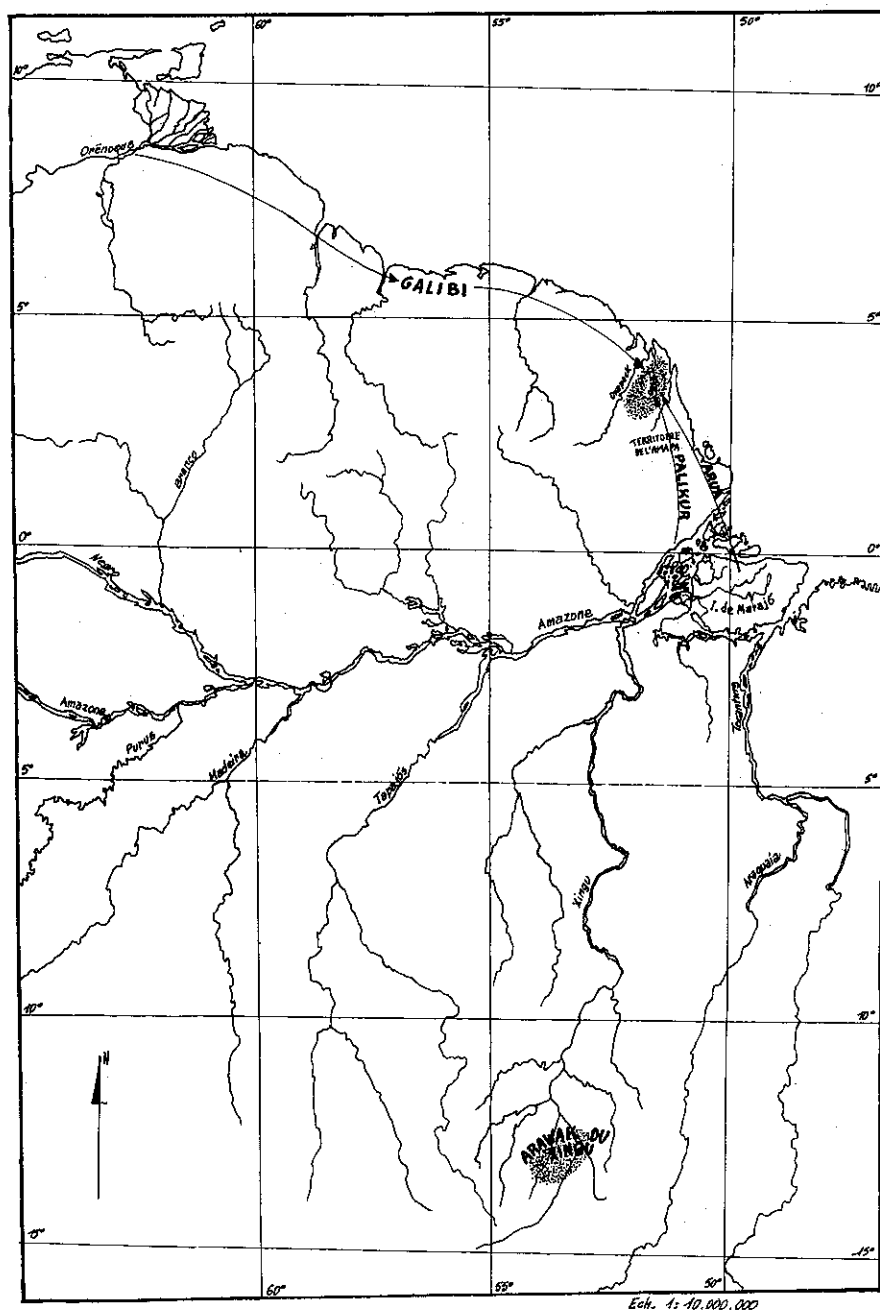
«... En 1735, les Palicours étaient une tribu fort nombreuse. Ils occupaient Rocaoua et la Haute Ouassa»⁷. Si les Palikur ont perdu le souvenir de leurs propres migrations, ils savent que sur le Curipi sont arrivés des Galibi (le grand peuple des côtes guyanaises, d'Orénoque à Oyapock) et que leurs voisins de *waxama*, les Indiens du Uaçá qu'ils appellent *Auni-yene*, habitaient auparavant encore plus à l'est (sud-est), au bord du grand lac Auni (ou Waruni) près d'un cap (qui pourrait être le cap Cassipore, voire le cap Nord). Il est probable que les Auni étaient l'avancée occidentale des Arua, dernière population indigène de l'île de Marajo, fuyant vers la Guyane française, au XVIII^e siècle, les chasses à l'homme des Portugais.

Ainsi le réseau fluvial de Uaçá a-t-il été le lieu de rencontre de vagues migratoires parties de points diamétralement opposés et les Palikur, parmi d'autres aujourd'hui disparus, étaient sans doute établis depuis longtemps dans les savanes quand les derniers flux, déclenchés par la pression européenne, sont venus battre leurs rives (cf. carte n^o 2).

5. P. Rivet et P. Reinberg, 1921: 110-111; C. Loukotka, 1968: 145-147.

6. K. Noble, 1965, p. 108.

7. in: H. Coudreau, 1893, p. 274.



Carte 2: Migrations vers Uaçá-Oyapock (avec carte de l'Amérique du Sud en petit carré inséré dans le coin gauche).

Localisations

Lors de la visite de l'ethnologue Nimuendaju en 1925, la quasi totalité des Indiens du Uaçá avaient péri et les survivants semblaient au bord de l'extinction : quelques Galibi qualifiés de « faux », métis de différentes ethnies, les Karipun créolisés dont on ignore toujours l'origine et la langue, les Palikur qui, seuls, avaient conservé leur identité ethnique et linguistique malgré les va-et-vient et les éclatements des groupes locaux. Au Brésil, leurs résidences et leurs lieux de culture ne couvraient qu'« un rectangle de vingt-cinq kilomètres de long sur dix de large, englobant les deux rives de l'Arucawa » sur son cours moyen⁸. Moins d'une cinquantaine des leurs étaient, en outre, disséminés entre Ouanary et bas-Oyapock, en Guyane française : au total deux cent trente-huit personnes.

Des survivants, oui, de nombreuses catastrophes dont la dernière, épidémique, avait dévasté tout le bas Oyapock entre 1910 et 1920. Presque tous ceux qui en avaient réchappé étaient alors retournés sur l'Arucawa, quitté parfois deux générations auparavant⁹. Au début des années cinquante, vingt-quatre petits villages s'échelonnaient, du confluent avec le Uaçá jusqu'aux premiers bourrelets des « montagnes » de Carupina, à la lisière de la savane. Louis, enfant, les a connus ; dans la pirogue qui remonte la rivière il nous désigne leurs emplacements et les nomme, ainsi que les collines où l'on chassait et cultivait, terres fermes émergées de l'étendue humide (*Fig. 2*).

Il y a une vingtaine d'années, deux événements ont provoqué, de nouveau, un déplacement massif vers l'Oyapock. Le meurtre d'un chamane accusé de sorcellerie, a lancé la police brésilienne aux trousses des présumés coupables dont les parents et alliés se sont enfuis pour échapper tant aux poursuites qu'à la vengeance de la parenté de la victime. Parmi les réfugiés, certains, septuagénaires

8. C. Nimuendaju, *op. cit.*, p. 14.

9. Nimuendaju se trompe sans doute en croyant que l'établissement des Palikur sur l'Oyapock n'eut lieu qu'après 1900, lorsque l'arbitrage de Berne fit de ce fleuve la frontière entre Guyane et Brésil. Plusieurs informateurs nous ont affirmé que leurs parents étaient nés (il y a un siècle environ, d'après nos calculs) sur le bord français.

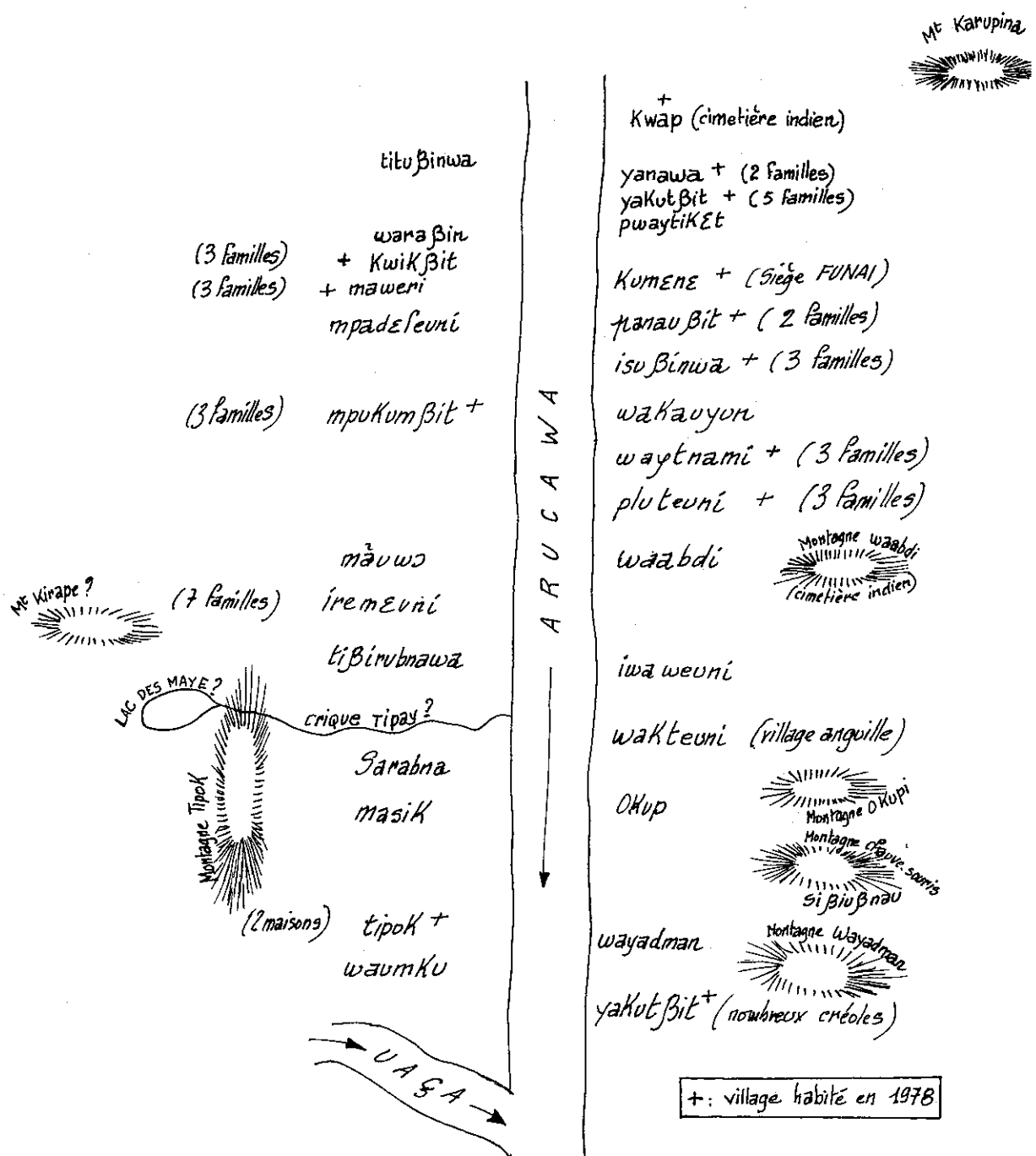


Fig. 2. Croquis du peuplement de l'Arucawa

aujourd'hui, étaient nés sur l'Oyapock. Les transfuges et leurs descendants constituent actuellement les noyaux de peuplement de la rivière Gabaret où ils reproduisent le modèle de résidence, par petits groupes, de l'Arucawa qui semble avoir été, du moins à l'époque moderne, traditionnel chez les Palikur.

La conversion à l'adventisme d'une famille palikur dont deux hommes étaient venus s'embaucher comme salariés en Guyane a amené, un peu plus tard, un autre groupe au bourg créole de Saint-Georges de l'Oyapock. Contrairement à leurs habitudes, les Indiens se sont rassemblés en un assez gros village (93 personnes en 1980), faute de pouvoir, pour des raisons de particularisme religieux, voisiner étroitement avec d'autres Palikur. C'est le village de Louis.

La chute démographique est enrayée : les chasses à l'homme ont cessé, les épidémies ne sont plus aussi meurtrières depuis qu'une infirmerie (au Brésil) et un dispensaire (à Saint-Georges) sont installés. Les Palikur, en 1980, sont environ un millier (dont environ 400 en Guyane française). Leur espace géographique s'est concentré au Brésil, est resté morcelé en Guyane. Onze villages seulement étaient habités, en 1978, parfois par deux ou trois familles conjugales, sur l'Arucawa ; par contre celui qui entoure le poste de la Funai¹⁰ groupe toujours l'écrasante majorité des six cents Palikur du Brésil. Une réserve de terres, qu'ils partagent avec les Karipun et les Galibi (« faux » et vrais émigrés de Guyane en 1957) délimitée récemment, devait leur permettre de réorganiser leur production et d'établir un *modus vivendi* économique avec les Brésiliens. Au moment où j'écris, la prolongation d'une des routes « transamazoniennes » qui doit joindre la capitale de l'Amapa au bord de l'Oyapock, menace leur territoire d'amputation et d'invasion. Désormais les Indiens ne s'enfuient plus (où iraient-ils d'ailleurs ?...) et ne se laissent plus faire ; des échos de leurs assemblées, de leurs protestations, de leurs démarches viennent jusqu'à nous. Conscients de leur identité d'autochtones, de leur droit à rester maîtres chez eux et, ce qui est très nouveau, de la nécessité

10. Fondation nationale de l'Indien, organisme gouvernemental brésilien de tutelle.

de s'unir à d'autres groupes indigènes pareillement menacés, les Palikur du Brésil entrent dans une nouvelle phase de leur histoire tourmentée.

Ceux de Guyane affrontent d'autres difficultés. Aucune protection légale ne leur garantit la jouissance des terres qu'ils exploitent. La dispersion des groupes locaux place chacun dans une situation foncière différente : le gros village de Louis (dit La Savane), éloigné des rives, donc des lieux de pêche et des facilités de transport, exploite un terrain de trop petite surface et de mauvaise qualité, concédé par la municipalité. Des projets de développement agricole du bourg de Saint-Georges dont sont promoteurs et (ou) bénéficiaires des non-Indiens risquent de les empêcher d'avoir accès à — et de se faire reconnaître des droits sur — de meilleurs et suffisamment vastes terrains. D'autres groupes, du bas Oyapock, veulent se réinstaller sur les « criques » (rivières) occupées par leurs ancêtres à la fin du siècle dernier. Ils le font jusqu'à présent dans des conditions précaires. Les familles de Gabaret, les mieux situées, n'ont aucune assurance de conserver des espaces convoités par des colons et des investisseurs. De quoi sera fait demain l'espace géographique, économique, social des Palikur ?

Voisinage et parenté : l'exemple de Gabaret

Une des raisons probables de la survie de l'identité ethnique et linguistique palikur est le taux élevé d'endogamie ethnique et locale : on se marie plus volontiers dans le voisinage, si possible sur la même rivière, et les répétitions d'alliance sont fréquentes. La prohibition majeure des Palikur, qui sont toujours divisés en groupes de filiation patrilineaire nommés (que j'appellerai « clans » par commodité bien que la plupart de leurs attributions et fonctions soient effacées), est l'interdiction d'épouser quelqu'un de même appartenance clanique que soi. Il n'est pas rare qu'une femme, ou un homme, prenne un(e) conjoint(e) portant le nom de sa mère (sans qu'il — ou elle — soit enfant de l'oncle maternel), et qu'il y ait ainsi une circulation privilégiée d'époux entre deux clans. Aucune règle explicite ne préconise le mariage entre cousins croisés, aucune préférence n'est

exprimée. Certains informateurs nous ont dit que «oui, autrefois, on aimait bien épouser la fille de *nkuki* (oncle maternel)», mais la coutume n'est pas particulièrement répandue à présent, peut-être moins que l'échange de sœurs et les doubles mariages (deux frères avec deux sœurs). En raison du renouvellement récent de la population, qui a à peu près quintuplé en cinquante ans, nous ne pouvons analyser les mariages que sur deux générations ; nous n'avons pas obtenu de généalogies complètes de personnes de plus de soixante ans, car elles ont oublié leurs grands-parents et la plupart de leurs collatéraux. C'est dans la descendance de ces informateurs âgés que nous trouvons des données sur les pratiques matrimoniales actuelles.

L'exemple des groupes locaux établis sur la rivière Gabaret nous a paru significatif. Cinq groupes locaux, que j'appellerai *nuclei familiaux*, sont dispersés le long du cours inférieur. Ils sont constitués de une, deux ou trois maisons abritant chacune un couple et ses enfants, en relation de descendance ou de germanité les unes avec les autres. Tous les habitants actuels (85 personnes en octobre 1980) sont descendants directs, collatéraux ou alliés de trois Palikur âgés demeurant sur la Gabaret. Ces «ancêtres-fondateurs» sont : un vieil homme, né vers 1915 sur le bas Oyapock (n° 164 sur le diagramme, cf. Fig. 4) toujours resté sur le bord guyanais, une femme, née vers 1905-1910 au même endroit (n° 168) mais partie dans son enfance à Arucawa après la grande épidémie, un homme (n° 191) d'une soixantaine d'années, né sur l'Arucawa. Les deux derniers cités ont

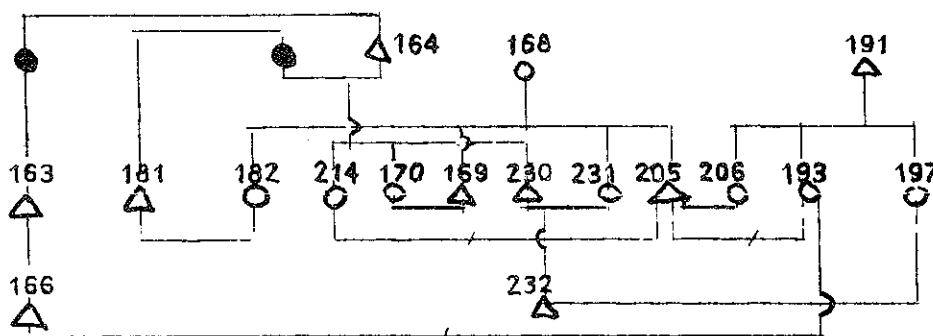


Fig. 3. Les inter-mariages

été les dirigeants de la migration des années cinquante, consécutive au meurtre d'un chamane; l'homme (191) est chamane lui-même et le seul de tous les Palikur vivant sur l'Oyapock. Auprès de 164 est venu se fixer le fils (163), déjà âgé, de sa sœur défunte. A la génération suivante la majorité des mariages se sont réalisés entre enfants des trois fondateurs. Le diagramme (*Fig. 4*) montre :

- la composition de chaque *nucleus* familial, ou groupe de maisons ;
- les relations entre maisons voisines :
 - . les deux maisons du *nucleus a* ont pour chefs, respectivement, un homme et le fils de sa sœur ;
 - . les deux maisons du *nucleus b* ont pour chefs une femme et son gendre (avec la femme demeurent aussi un fils, une bru, leurs enfants, le ménage d'une petite-fille mariée, une petite-fille et un petit-fils célibataires) ;
 - . le *nucleus c* n'est constitué que d'une maison (une mère, ses enfants dont la fille mariée, le gendre et les petits enfants) récemment détachée du *nucleus e* où habitent frères et sœurs de la femme chef de famille ;
 - . les deux maisons du *nucleus d* ont pour chefs un homme et son gendre ;
 - . les trois maisons du *nucleus e* ont pour chefs deux frères et le mari d'une de leurs sœurs ;
- les inter-mariages (*Fig. 3*) :
 - . entre enfants de 168 et 164 : un échange de sœurs (mariages 169-170, 230-231), une fille de 168 (182) est mariée au frère (181) de la première épouse (défunte) de 164, un fils de 168 (205) a épousé une fille (214) de 164 (mariage rompu) ;
 - . entre enfants de 168 et 191 : un fils de 168 (205) est marié à une fille (206) de 191, le même avait divorcé d'une autre fille (193) de 191 ;
 - . entre enfants de 164, 191 et 168 : 232, un fils de fils de 164 et de fille de 168, a épousé une fille (197) de 191, le fils du fils de la sœur de 164 (166) a épousé une fille (193) de 191 (mariage rompu).

Quelques conjoints extérieurs ont des parents (père, mère, oncle maternel, enfants, germains, ex-mari/père des enfants) dans trois autres groupes locaux palikur de l'Oyapock, une majorité étant au village de La Savane, que sa conversion à l'adventisme n'a pas totalement isolé des autres groupes. Un seul mariage (rompu) avec un non-Palikur a été repéré.

L'absence de règles préférentielles ou prescriptives, la faible profondeur des généalogies, les caractères de la nomenclature ne permettent pas de dégager une « structure de parenté » palikur. Du moins pouvons-nous constater qu'un réseau de parenté à mailles serrées tisse l'espace social et, singulièrement, l'espace géographique. Que l'ouverture du réseau se maintienne faible (également dans les autres groupes locaux sauf un, de peuplement hétérogène) manifeste peut-être une volonté, voire une stratégie, de survie, de défense de cet espace social si menacé.

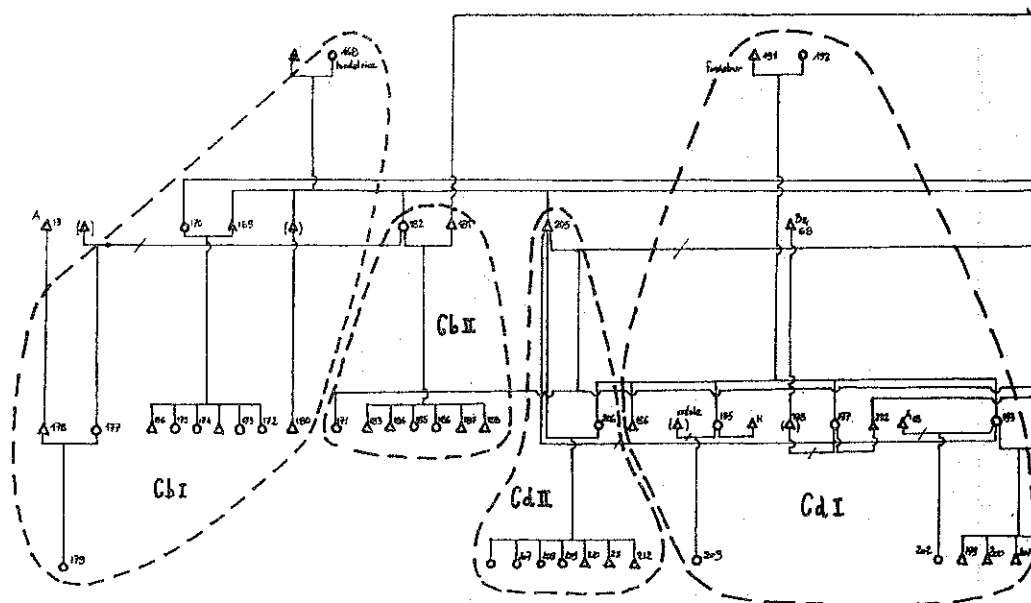


Fig. 4. Diagramme

Ouvrages cités

COUDREAU (H.), *Chez nos Indiens. Quatre années dans la Guyane française* (1887-1891), Paris, Hachette, 1893.

LOUKOTKA (C.), *Classification of South American Indian Languages*, Los Angeles, Latin American Center (U.C.L.A.), 1968.

NIMUENDAJU (C.), *Die Palikur-indianer und ihre Nachbarn*. Göteborgs Konfl. Vet. Vitt. Handl., vol. 31, n° 2, 1926.

NOBLE (K.C.), *Proto-Arawakan and its Descendants*, *International Journal of American Linguistics*, vol. 31, n°3, Indiana University Research Center in Anthropology, Folklore and Linguistics, 1965.

RIVET (P.) et REINBURG (P.), « Les Indiens Marawan », *Journal de la Société des Américanistes*, n.s., vol. 13: 113-118, 1921.

